

JEAN-PAUL CHABRIER

Nuit « daisyblement désirable »

« **L**est vrai que la plupart des hommes sont faits pour la vie de famille, mais un flic du quatre-vingt-septième district ne devrait pas en avoir, ni père ni mère, ni oncles ni tantes avec toute cette ribambelle de turbulents cousins et d'effervescentes cousines, ni, surtout – j'y pense – de tendre, délicate, dévouée et chaleureuse épouse. On ne sait jamais si on sera vivant le soir et, si on l'est encore, Dieu soit loué ! le plus souvent, on rentre à la maison sur les rotules à pas d'heure. L'appartement est dans le noir, le repas a refroidi, et votre sublime et incandescente épouse s'est endormie depuis des lunes. » Tout est suggéré dans le premier paragraphe du roman. Jean-Paul Chabrier est un perfectionniste.

Deux ou trois noms et quelques images suffisent à tisser un récit sans cesse défait et refait afin de repousser à la limite du possible le moment tant annoncé dans le titre : la première journée au FBI. Soit une soirée et une nuit. Dans une atmosphère de polar new-yorkais, aux rythmes jazzy et soul, parfois rock (la bande-son vintage est dans les remerciements), où l'on croit revoir des scènes de Bogart, pour la déprime, et de Cassavetes, pour les voitures, et vice-versa.

MUSIQUE. C'est l'histoire d'un policier indécis, à côté de la plaque, qui soliloque, s'apitoie, se lamente, philosophe sur l'existence, par exemple sur le lit et le non-lit... avec une profondeur méta-

physique : « Si Dieu n'était pas mort, à tout le moins, depuis le temps, il était un tantinet mourant. » « Aujourd'hui je n'avais tué personne, sinon moi-même – à petit feu. » Tout est possible dans un roman. Jean-Paul Chabrier a une foi colossale en la littérature. Pas de message mais l'invention d'une langue bien à lui. Il s'autorise des glissements progressifs du plaisir d'un bon mot, d'un clin d'œil, d'une prise au revers d'un cliché, d'un second ou troisième degré. Ça fait sourire parfois, ça tient dans le phrasé, dans la musique, dans l'incertitude fondamentale qui sous-tend ce roman et qu'on ne lâche pas. On devine qu'il n'y arrivera pas mais on sait que de drôles de surprises nous attendent, des boucles narratives apparemment saugrenues, par exemple à partir d'une barbe à papa mais qui charrient bien d'autres choses. Souvent, une phrase suffit : « Monkey Jones ressemblait à ce genre de type dont on retrouve par hasard le cadavre au petit jour près d'un bassin d'épuration – personne ne lui voulait à proprement parler du mal, non plus, ne lui voulait spécialement du bien. » On en viendrait presque à douter de l'existence de cette adorable épouse si sagement endormie, même s'il raconte comment, lors de leur première nuit timidement, il s'est livré à un exercice de « l'ingéniérie » en déshabillant Daisy. Sa chemise était « d'un lin si fin qu'on l'eût cru tissé assurément par tous les anges du paradis ». La *blue nose* de ce roman, Daisy « daisyblement désirable ».

Ma première journée au FBI, de Jean-Paul Chabrier, Le Tripode, 160 p., 16 €



CORPS SUBMERGÉ

« Dans le train, je demandai au contrôleur : "où vais-je exactement ?" Le contrôleur me répondit qu'il m'avertirait à l'arrivée... C'est donc par le plus grand des hasards que je me retrouvai en gare de Chambéry et c'est alors que je pensais qu'il avait simplement voulu se débarrasser de moi. Mais ce fut un mal pour un bien. Après vingt mois d'errance j'étais chez moi, ou presque. » À peine dix-huit ans et un vécu difficilement imaginable. Stephen Ngatcheu raconte son périple qui lui fit quitter le Cameroun, son pays natal, le menant du Sahel,

aux sables permanents du Niger, à l'Algérie où il reste un an, travaillant comme un forcené – pour si peu – au Maroc, aux geôles d'Espagne puis Lyon et enfin Chambéry. Témoignage d'un adolescent confronté aux affres de la migration, de l'exploitation et du racisme avant d'atteindre la France. Il y a les morts également, submergés, de la traversée vers l'Espagne où il est emprisonné. Quarante personnes sombrent, il culpabilise d'être en vie. L'écriture pose ce récit et l'amène vers sa famille, celle qu'il a quittée et celle qui se découvre à Chambéry. La vie c'est de la boxe, il faut prendre du

recul. La collection « Ces récits qui viennent » est à l'initiative de Daniel Senovilla Hernandez, chercheur au laboratoire Migrinter de l'université de Poitiers, Stéphane Bikialo, professeur en littérature dans la même université, et Marie Cosnay, écrivaine et traductrice. Ouvrir un espace possible de publications aux réalisations de jeunes migrants. Leur offrir une place dans l'édition, un matériau pour les chercheurs qui s'intéressent à la migration : l'état d'esprit, les stratégies, les enjeux économiques, le racisme, la religion et l'humain. *H. M.*

Pochoirs et crayons de couleur de Rémy Pénard, avril 2020.

Chez moi, ou presque... de Stephen Ngatcheu, Dacres éditions, 86 p., 12 €